

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 21 (1918-1919)

Artikel: Le congrès socialiste de Berne
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749135>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONGRÈS SOCIALISTE DE BERNE

„Bolchévistes!“ — „Patriotards!“ — C'est en ces termes que la Suisse hospitalière, démocratique, libérale, (etc., etc.) a salué les délégués au congrès socialiste de Berne, avant même que ce congrès fût ouvert. Le Suisse, si lent à l'action, rachète ce défaut par la promptitude de ses jugements; par leur infailibilité aussi, car, parmi les journaux qui ont d'avance vitupéré le Congrès, nul n'a daigné reviser loyalement son arrêt. „Bolchévistes“ ou „patriotards“, on en reste là; c'est si commode d'avoir une opinion toute faite!

Eh bien! n'en déplaise aux „libéraux“ romands et aux „socialistes“ zuricois, le Congrès de Berne n'a pas du tout répondu à leurs formules; il a été *autre chose*. Pendant trois jours j'ai assisté aux délibérations, et ces trois jours comptent parmi les plus beaux de ma vie; enfin, on sortait de toutes les vieilleries, de l'air méphitique où nous étouffons; on voyait, on sentait, on touchait un monde nouveau en devenir. Sauf chez les socialistes majoritaires allemands, il y avait *la foi*, cette foi en l'avenir, en l'humanité, en la puissance créatrice de l'âme, qui manque à tous nos partis.

Cette foi n'est pas un dogme rigide qui stérilise les individualités; elle avait à Berne toutes les libres nuances des tempéraments personnels; elle avait toute la générosité de cette „mystique“ dont Péguy fait avec raison la base de toutes les grandes actions. La variété dans l'unité était particulièrement bien représentée par le groupe des délégués français. Milhaud, Thomas, Renaudel sont-ils bolchévistes? Mistral, Cachin, Longuet sont-ils patriotards? Ces épithètes qu'on leur accole sont tout simplement ridicules. De Thomas à Longuet il y a du jeu, le jeu nécessaire à la vie, mais il y a aussi une commune volonté de sacrifice vers un ordre nouveau. Et, quoique sous une forme moins nette, ce même fait s'avérait pour le Congrès tout entier.

Sauf chez les socialistes majoritaires allemands. De loin, sans avoir d'estime pour des politiciens tels que Scheidemann, David, Wels, Hermann Müller, je voyais cependant en eux les ouvriers de l'ordre nécessaire, et je tendais à confondre les indépendants avec les bolchévistes. Le contact direct avec les hommes a corrigé cette erreur d'appréciation. A Berne, les majoritaires allemands ont révélé leur mentalité; elle n'est pas belle. Le respect est dû à

tout homme (bourgeois ou socialiste) qui défend honnêtement une conviction sincère; mais celui qui, sous des oripeaux socialistes et républicains, cache une mentalité de caporal prussien, celui-là est un danger pour son pays et pour la paix du monde. — Chacun de nous s'est trompé souvent déjà; le mal n'est pas grand, si l'erreur est féconde; elle est féconde, quand on la reconnaît, quand on l'avoue, quand on s'efforce de faire mieux. Celui qui se trompe est un homme; celui qui corrige sa faute est une conscience. C'est la conscience qui manque aux majoritaires allemands, devant la question des responsabilités, posée par Albert Thomas, ils ont recouru à des échappatoires; ils ont eu le front de demander un plébiscite en Alsace-Lorraine, eux qui avaient toujours nié l'existence même d'un problème alsacien! Le plaidoyer grisâtre de Molkenbuhr et les ambiguïtés de Wels n'ont pas empêché leur effondrement devant le Congrès, tandis que les minoritaires (Haase, Eisner, Kautzky) révélaient par contre la mentalité nouvelle de cette *autre* Allemagne dont nous avons besoin pour la Ligue des nations.

Une des beautés du Congrès de Berne a été la sincérité. L'Internationale ne pouvait pas se rebâtir sur un mensonge. En posant la question des responsabilités, Albert Thomas a ouvert portes et fenêtres à la vérité; si la formule arrêtée enfin par les Allemands n'est pas encore assez nette, elle contient pourtant l'aveu essentiel; en s'y ralliant, Thomas a prononcé, le mercredi 5 février vers 7 heures du soir, un discours poignant, où se révélèrent à la fois la rectitude de sa conscience et la générosité de son cœur.

De gauche et de droite on a reproché au Congrès de s'être limité à une discussion générale, où la politique semblait primer l'idée sociale. Ceux qui ont assisté aux délibérations savent ce que vaut cette critique... Sans compter que, dans cette même Maison du Peuple, un comité de syndicalistes élaborait tout un programme de réformes sociales touchant au travail, il y avait, au Congrès même, les Anglais J. H. Thomas, Mac Donald, Henderson, esprits éminemment pratiques autant qu'admirables orateurs. (Quel contraste pour qui sortait du Conseil National!) Qu'est-ce que tous ces chefs populaires étaient donc chargés d'exprimer à Berne, après quatre ans de lutte fratricide? Non pas certes les articles précis et les détails d'un statut mondial qui ne s'élaborera que peu à peu,

mais bien la *volonté unanime* des centaines de millions d'hommes et de femmes dont ils sont les mandataires. Toutes ces multitudes assoiffées d'une justice nouvelle, on les évoquait, on les voyait derrière eux; dans la simplicité de leurs paroles, dans la conviction de leur accent vibrait l'irrésistible résolution des masses, résolution de vivre non plus pour l'ignoble boucherie de la force, de l'affarisme et de la diplomatie secrète, mais pour le droit dans le travail pacifique. Demander autre chose aux délégués de Berne, c'est méconnaître sottement la psychologie de l'heure présente, c'est fermer les oreilles à un mandat impératif, c'est vouloir des paragraphes là où s'affirmait tout simplement la fraternité des consciences. Que d'autres attisent encore les haines, que d'autres s'efforcent encore (en „réalistes“ attardés et criminels) de galvaniser toutes les vieilles notions impérialistes qui ont provoqué la guerre, nous n'envions pas la triste besogne de ces gens qui n'ont rien oublié et rien appris; les délégués de Berne avaient un but tout autre; ils apportaient une *direction*; au milieu du chaos ils orientaient les peuples vers le monde nouveau de Wilson. Tel est le point de vue d'où il faut juger les diverses résolutions de Berne: Désarmement progressif jusqu'à la suppression des armées permanentes; aucune annexion de territoires pour des raisons historiques, ethniques, stratégiques ou économiques, mais partout libre décision des populations; la notion „territoire“ est impérialiste, elle dérive du droit de conquête des monarchies absolues; mais la volonté des hommes répond au principe démocratique; arbitrage obligatoire; cour internationale, dont les membres seront des parlementaires et non pas des ministres; abolition de toute diplomatie secrète.

Ces résolutions, toutes votées à l'unanimité, sont de nature surtout politique; soit; mais cette transformation politique est le point de départ nécessaire de la transformation sociale, qu'elle implique, et qui sera la grande tâche de l'ère nouvelle. Tandis que le socialisme allemand déviait de plus en plus vers les questions purement économiques, qu'il se désintéressait des principes politiques et aboutissait à ... Scheidemann, le socialisme français demeurait fidèle, dans ses grandes lignes, à l'idée de Louis Blanc, qui disait: „S'il est nécessaire de s'occuper d'une réforme sociale, il ne l'est pas moins de pousser à une réforme politique. Car si la première est le *but*, la seconde est le *moyen* ... Le socialisme

ne saurait être fécondé que par le souffle de la politique" (*Organisation du travail*. 1839). Cela est d'ailleurs parfaitement conforme au *Contrat social* de J. J. Rousseau, livre immense que l'humanité mettra encore des siècles à réaliser.¹⁾ A ce propos, qu'on médite cette parole de Jean-Jacques: „Les bornes du possible, dans les choses morales, sont moins étroites que nous ne pensons: ce sont nos faiblesses, nos vices, nos préjugés, qui les rétrécissent. Les âmes basses ne croient point aux grands hommes: De vils esclaves sourient d'un air moqueur à ce mot de liberté" (*Contrat social*, livre III, chap. 12). — La démocratie politique, proclamée en 1789, aura mis cent vingt-cinq ans pour triompher partout en Europe, sous la forme bourgeoise et nationale; maintenant qu'elle est un fait que des réactions passagères ne sauraient plus supprimer, elle évoluera logiquement vers la démocratie internationale et sociale.

Ce sont des formes à trouver, par l'effort patient de plusieurs générations; il importe de commencer cet effort dès aujourd'hui. Le bourgeois qui s'y oppose est aussi coupable que le bolchéviste destructeur.²⁾ „Lève-toi et marche!" Le Congrès de Berne est un point de départ; il marque une date dans l'histoire.

Et la Suisse n'y aura point pris part! J'en rougis de honte. Que notre neutralité, voulue par nous et reconnue par les Puissances, ait interdit aux fils de Tell et de Winkelried de se battre pour le Droit et la Liberté, c'est un fait qu'on pouvait regretter mais qu'il fallait accepter loyalement. Forcément neutres au milieu du conflit, nous aurions dû au moins préparer nos âmes pour l'aurore de la paix mondiale. Combien ce jour naissant nous a trouvés petits, divisés, avilis! Quand, avec le consentement de leurs gouvernements, les chefs autorisés d'une multitude de travailleurs sont venus en Suisse pour renouer (eux les premiers et par quel généreux effort!) la trame interrompue de la fraternité humaine,

¹⁾ „Je terminerai ... par une remarque qui doit servir de base à tout le système social; c'est qu'au lieu de détruire l'égalité naturelle, le pacte fondamental substitue au contraire une égalité morale et légitime à ce que la nature avait pu mettre d'inégalité physique entre les hommes, et que, pouvant être inégaux en force ou en génie, ils deviennent tous égaux par convention et de droit" (*Contrat social*, livre I, chap. 9).

²⁾ J'écrivais ici, il y a un mois: „L'impérialisme est la forme bourgeoise du bolchévisme".

quand nous avons le droit (enfin) et le devoir de les seconder dans cette tâche, alors la peur et la haine ont appelé „bolchévistes“ et „patriotards“ des hommes tels que Henderson, Albert Thomas, Eisner et Kautzky! Les bourgeois de Lausanne et les socialistes de Zurich se sont trouvés d'accord, pour une fois, dans l'incompréhension totale de l'esprit nouveau . . . Après la neutralité officielle, la sottise spontanée.

La honte amère que j'en ai ressentie ne troublera pas cependant le souvenir radieux que j'ai remporté de Berne. Que des journalistes, à Paris et ailleurs, prétendent que la France a capitulé devant l'Allemagne, ça n'empêche pas le contraire d'être vrai. Après avoir triomphé à Verdun, par l'héroïsme, Marianne au bonnet rouge a triomphé à Berne par la logique, la sincérité et la générosité. Tous les délégués français pourraient signer ces paroles d'Albert Thomas: „ . . . à l'heure où je parle, je me souviens de ces soldats socialistes de France qui sont partis, en 1914, avec la conscience de défendre non pas seulement leur pays, mais de défendre le droit, la justice, et je veux dire ici, devant l'Internationale, après notre débat, qu'ils avaient raison, que c'était pour la liberté, pour la justice, qu'ils allaient combattre. Si je viens ici, c'est pour remplir le vœu le plus cher qu'ils avaient au cœur, c'est pour remplir, même malgré les préjugés de notre opinion publique, ce qui leur paraissait à tous comme le devoir essentiel, le devoir d'établir dans le monde une paix durable qui empêche à l'avenir la guerre de reparaître.“

Depuis le jour de l'armistice, après la joie immense qui nous a envahis, nous avons connu des heures d'angoisse terrible. Moi qui, au cours de la guerre, n'ai pas douté un seul instant de la Victoire, j'ai failli douter de la Paix, de la „paix intelligente“ qui demande aux âmes un effort plus grand que la victoire n'en a demandé aux armes . . . Cependant, depuis la fin de janvier, on a l'impression que les choses vont mieux, malgré les journaux qui hurlent dans tous les pays, même en Suisse. Le Congrès de Berne a raffermi mes espérances. Ces hommes vaincront; ils ont la foi.

ZURICH

E. BOVET

